

Le roman  
qui a inspiré  
la série  
**Au secours  
de Béatrice**  
à TVA

FRANCINE TOUGAS

Les mardis  
de Béatrice



FRANCINE TOUGAS

Les mardis  
de Béatrice

## Le shylock

Parfois, ça me revient très clairement, ça me traverse en un éclair : un bar, des gens, de la fumée, des bruits de voix. Je vois un gars, un petit sourire crispé aux lèvres, la peur dans l'œil... Et je me vois, moi, les joues rouges, les yeux exorbités, le souffle court, moi qui viens de donner de toutes mes forces un grand coup de poing sur la table ! Je vous le dis, j'y repense, puis je peux sentir la chaleur sur le côté de ma main, là où j'ai une cicatrice depuis l'âge de quatre ans. Mais, ce qui me frappe surtout, c'est de me rendre compte qu'il n'y a pas si longtemps j'avais des opinions bien arrêtées, des convictions. Je croyais assez fort en mes idées et en moi-même pour discuter, me mettre en colère, gueuler, taper sur la table et, ça m'est arrivé, quitter avec fracas une soirée entre amis, pour une question de linguistique, de morale ou de politique.

— Ça te manque ?

— Quoi ? La bataille ? Non. Mais le reste, oui... Je veux dire... Le temps où j'avais des certitudes...

— ...

— ... Mais maintenant, si j'ai une certitude, c'est celle de ne plus en avoir. Plus de raison de me chicaner avec mes amis, ni de réveiller ma petite cicatrice... C'est à peine si je tapote du bout des doigts sur la table quand un imbécile vient me débiter son blabla alcoolisé dans un bar. Parce que, voyez-vous, j'ai compris que tout le monde a ses problèmes... C'est un imbécile, d'accord, mais qu'est-ce qui l'a amené là ? Il ne s'est pas fait tout seul... Il faut le comprendre, il faut les comprendre tous, même les criminels, même les hommes politiques ! Bush, par exemple, c'est pas un si mauvais homme, dans le fond. Il est sincère, j'en suis convaincue. Il croit à ce qu'il dit, à ce qu'il fait. Il a des certitudes, lui ! Quand il tape sur la table, lui, c'est toute la planète qui a mal à sa cicatrice...

— Tu ne trouves pas que tu exagères ?

— Pantoute ! Tout le monde a raison ! Tout le monde fait son possible. Tout le monde est « un bon ». Les « méchants », ça existe pas. C'est un concept... absurde !

— Ah bon... ?

Il sourit, de son petit air avisé de vieux renard, sans me quitter des yeux. Je pourrais mettre un dix sur ce qu'il va dire ensuite.

— ... Tout le monde est bon sauf toi, n'est-ce pas ?

— J'ai pas dit ça !

— C'est vrai, tu n'as pas dit ça...

Petit sourire entendu...

— Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

— J'ai l'impression que quand tu dis : « Tout le monde est un bon », tu ne te comptes pas dans le nombre.

Il me regarde droit dans les yeux, très fier de lui. Il a raison, bien sûr. Je ne me compte ni dans les bons, ni dans les méchants. Et tous ces gens si sûrs d'eux-mêmes, leur petite sincérité sous le bras, je les méprise.

— Je m'en fous d'être bonne ou méchante ! Je parle pas de moi, là, je parle des autres. Pourquoi essayez-vous toujours de tout ramener à ma petite personne ?

— Peut-être parce que j'ai peine à concevoir que tu viennes me voir une heure par semaine, à quatre-vingt-cinq dollars la visite, pour me parler des autres. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me semble, disons, « absurde ».

Il a prononcé le mot du bout des lèvres, précautionneusement, comme s'il avait touché à un objet précieux ne lui appartenant pas. En fait, ce mot-là, j'en fais un usage si régulier qu'il est pour ainsi dire devenu ma propriété.

Mais je sais ce qu'il veut faire, en ce moment, avec son « emprunt » : il veut renouer la complicité. Pas moi. En ce moment, je suis d'une mauvaise foi totale...

— Y a rien d'absurde là-dedans. C'est avec les autres que j'ai des problèmes, pas avec moi !

— Ah bon...

— Je vais vous dire quelque chose, à matin ! J'en reviens ben de l'analyse puis des sous-entendus freudiens ! Quand je veux parler de quelque chose, j'y vais carrément ! Je suis pas gênée ! Mais je suis tannée de vous voir dénicher des doubles sens partout. Puis, je suis tannée de me regarder le nombril. Y a rien dans

mon nombril, juste des petites mousses grises, des fois, comme tout le monde. Moi, mon problème, il est pas existentiel, il est fonctionnel!

Cette réplique, entamée avec désinvolture, a changé de ton en cours de route, et je l'ai terminée sur une note exaltée, pas peu fière de ma trouvaille : « Mon problème, il est pas existentiel, il est fonctionnel ! » Super !

Je le regarde hardiment (c'est rare), frémissante, débordante d'autosatisfaction, un soupçon de défi dans l'œil... Hein mon vieux ? Qu'est-ce que t'as à répondre à ça ?

Le visage totalement inexpressif, après un regard à sa montre, il me jette :

— On en reparlera la semaine prochaine...

Sur ce, il se lève, dépose son calepin (sur lequel je ne l'ai jamais vu prendre une seule note et qui me semble d'ailleurs complètement vierge, ce qui implique que, même en mon absence, il n'y écrit rien) sur son bureau, tandis que machinalement – c'est la routine – je remets mes souliers, saisis mon sac, en retire le quatre-vingt-cinq dollars déjà préparé, le lui tends et – toujours la routine – lui serre la main du même mouvement. Puis, son sourire poli :

— Bonne semaine. À mardi.

— Merci. Vous aussi. À mardi.

Mais je le grifferais. Cette habitude détestable qu'il a de ne jamais reconnaître mes bons coups ! Et cette maudite manie que j'ai de toujours les pondre à midi moins une minute...

Je rentre à l'agence en le traitant intérieurement de salaud, d'hypocrite, en créant pour lui une exception

à ma nouvelle théorie du « tout le monde est un bon, tout le monde est sincère »... Lui, c'est un méchant, un sale voyeur de l'oreille, un déséquilibré et un sadique. Il m'asticote, me provoque pendant une heure et, juste au moment où je m'emballe et déballe ma marchandise, mon gros paquet, mon âme quoi!, il me cloue le bec d'une voix sèche de téléphoniste: « *Sorry, your time is over, put another dime...* » Sadique et mercantile. Un spéculateur thérapeutique. Un shylock freudien. Je viens de le rencontrer pour la dernière fois.



## La sieste

— « Mon problème, il est pas existentiel, il est fonctionnel », lance-t-il platement quand je lui demande où nous en sommes restés la dernière fois.

— Ah oui, c'est vrai...

Il existe une convention entre nous. C'est toujours par les dernières paroles échangées qu'on reprend notre « entretien », comme il dit, à mon grand désaccord d'ailleurs, car c'est à peu près exclusivement moi qui parle, et si lui entretient quelque chose, c'est son bureau, sa maison, sa femme ou sa je ne sais quoi... tout cela à mes dépens et à ceux de mes semblables, ce que je ne manque pas de lui souligner régulièrement, avec une malveillance qui ne lui arrache qu'un haussement de sourcils ironique et, parfois, une remarque du style : « Et toi, tu ne gagnes pas ta vie ? », ou pire : « Qu'est-ce que tu voudrais savoir ? Ça t'intéresserait que je te parle de

moi?», ce qui évacue immédiatement le sujet, car je suis littéralement terrifiée à l'idée de l'entendre me raconter sa vie. De toute façon, j'en ai plein les bras juste à essayer de m'intéresser à la mienne...

Donc, la convention est de continuer, disons la conversation, comme si cette interruption d'une semaine n'avait jamais eu lieu. Une fois les dernières paroles citées, on a toujours le choix de poursuivre ou non dans la même veine. Je poursuis rarement, pour la simple raison qu'à tout coup ces dernières paroles semblent obscures, parfois idiotes, et dénuées de sens pour la personne que je suis devenue au cours de la semaine précédente. Cette fois-ci, non seulement leur signification m'échappe, mais, en me rappelant ma frustration lorsqu'il m'a interrompue, je me demande si je n'ai pas complètement changé de personnalité depuis sept jours...

— Croyez-vous que cela soit possible, un revirement complet de personnalité, une sorte de mutation excessivement rapide, disons, en une semaine?

— Rien n'est impossible...

Sourire indéfinissable.

— C'est drôle, la dernière fois, je vous aurais tué pour m'avoir coupé la parole. Mais, rendue chez moi, je n'y ai plus repensé. J'ai même passé les derniers jours à chercher sur quoi on s'était laissés... Pas moyen! Le blanc. Le trou. Par contre, ce qui me revenait, c'est...

Stop! J'avais pas l'intention de dire ça, je m'y étais pas préparée. C'est mauvais, très mauvais. Si je me mets à lui raconter tout ce qui me passe par la tête! Mais maintenant que j'ai commencé, il va falloir continuer. Avec lui, pas moyen de passer à côté. J'ai déjà essayé

de le tromper en terminant par une vétille, une phrase « importante » que j'avais commencée étourdiment... À croire que cet homme est un détecteur de mensonges incarné, il m'a toujours percée à jour et torturée jusqu'à ce que je crache le morceau. Torturée. Le mot n'est pas trop fort.

— Oui?... Ce qui te revenait ?

— Ah... rien. Des impressions, le sentiment de n'être pas allée au bout de ce que j'avais à exprimer. Ma bonne vieille frustration, quoi !

Là-dessus, j'é mets un petit rire racoleur, appelant le sien... Mais c'est étrange comme mon autosarcasme ne l'a jamais amusé... Dommage.

— C'est drôle, mais j'ai l'impression que tu allais dire autre chose de plus précis. Tu t'es animée, tes yeux ont lancé quelques étincelles, ton pied droit s'est crispé comme quand tu t'apprêtes à dire une chose qui te tient à cœur mais qui t'effraie.

— J'ai pas besoin de miroir avec vous, hein ?

Je déteste ça, quand il me décrit ainsi. Ça me rappelle mes cours d'improvisation, où le professeur, pour nous apprendre la confiance et la disponibilité, nous mettait à tour de rôle en vedette et demandait aux autres de nous décrire en détail, au physique et au reste... Ce qui m'a appris, à défaut de la confiance, que la vacherie humaine n'a pas de limites. Je lui ai déjà raconté cette anecdote, les premières fois qu'il m'a fait le coup du miroir. Dans ma grande naïveté, j'avais cru que cela le découragerait d'y revenir. Bien au contraire, peut-être parce qu'il voit là une résistance qui vaut la peine d'être fouillée, il y recourt sans cesse. Alors, je me raidis, n'ose plus bouger

(si je change de position, je trahis un désir de fuir), n'ose plus le regarder en face (un tressaillement de sourcils, un frémissement de narine peut lui révéler un abîme d'émotions refoulées), n'ose plus prononcer une parole et demeure ainsi parfois plusieurs minutes, en sueur, le maudissant intérieurement et éternellement jusqu'à ce que, ayant sans doute pitié de moi, il brise le miroir. Cette fois-ci, le silence ne dure que deux minutes...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vous l'ai déjà dit que j'hais ça, quand vous me scrutez...

— Je te renvoie une image... Qu'est-ce qui te déplaît dans cette image-là ?

— Ça me déplace, ça me retourne vers moi. Quand je parle, je veux pas savoir de quoi j'ai l'air. De toute façon, je le sais : je grimace, je gesticule, je deviens tendue comme si le sort du monde dépendait de ce que je suis en train de dire. Je me connais, je la connais mon image !

— Sais-tu aussi ce que tu fais quand tu décides de t'interrompre au milieu d'une phrase ?

Ça y est. Je le savais qu'on en reviendrait là. Faut lui donner ça : il a de la suite dans les idées.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Au moment où tu te rends compte que tu vas dire quelque chose que tu ne veux pas dire, tu ouvres la bouche et tu inspires un grand coup, un peu comme un nageur de crawl. Tu restes quelques secondes ainsi, bloquant ta respiration. Tes yeux regardent au loin. Si tes mains sont près l'une de l'autre à ce moment, tu prends le pouce de ta main gauche dans ta main droite et tu le serres, tes jointures blanchissent légèrement. Si

tes mains sont éloignées, par exemple de chaque côté de tes cuisses, tu te grattes des deux mains en même temps ou parfois en alternance, trois coups à gauche, trois coups à droite. Ton pied droit qui, l'instant d'avant, s'était crispé, entreprend maintenant une petite danse : deux coups à gauche, deux coups à droite, un coup au centre et ainsi de suite. Mais, principalement, ce sont tes yeux qui essaient d'attirer l'attention. Eux aussi vont et viennent en cadence, de gauche à droite, mais avec beaucoup plus d'ostentation. Puis, brusquement, ils s'immobilisent, se fixent sur un objet, généralement sur la petite lampe ici, et finalement, tu parles. Alors, c'est la détente totale. Tes mains et ton pied se relâchent, tu recommences à respirer normalement, ta voix est douce, presque faible, tu accompagnes tes paroles de lents hochements de tête et tu...

— OK, OK!

Qu'est-ce que je disais? De la torture! Comme quand mon frère me tordait le bras jusqu'à ce que je dise « chut, mon oncle! », que je lui révèle le dernier secret, ou que je lui donne ma grosse bille mauve.

— ... Chut, mon oncle!

— Pardon?

— Je capitule. Je vais vous le dire, ce qui m'est revenu pendant la semaine... C'est quand vous m'avez lancé : « Tu ne trouves pas que tu exagères? » Ça... ça m'a frappée.

— Pourquoi?

— Parce que c'est vrai, mais surtout parce que c'est rare que vous me sortiez des choses comme ça.

— Comme quoi?

— Je veux dire... Que vous me critiquiez.

— Tu as vu ça comme une critique ?

— C'ÉTAIT une critique. Mais vous avez le droit...

— Merci.

Une pointe de sarcasme dans sa réplique. L'impression de l'avoir touché. Ça ne se fait pas, critiquer le client ?

— Ça se fait pas, critiquer le client ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai l'impression que vous pensez avoir commis une faute d'éthique en me critiquant...

— On peut en parler si tu veux... Mais je te signale que tu changes de sujet.

— Pas du tout ! Je suis en plein dedans. Vous m'avez demandé si j'avais pas l'impression d'exagérer. C'est une critique, ça, et tout le monde me l'a toujours faite. J'avais cinq ans et ma mère me le disait. À l'école, mes professeurs me le disaient aussi. Mes amies, mes chums, mes collègues. Tout le monde !

Je m'emporte. Je suis sûre que mes joues sont rouge tomate.

— ... Le pire, c'est que, jusqu'à dernièrement, j'y comprenais rien. J'ai passé des années à me demander de quoi ils parlaient tous. Puis, j'ai fini par comprendre. Exagérer, c'est pousser les significations, les sentiments, les idées, les explications à leurs extrêmes. Mais c'est surtout déranger. Ça, je l'ai toujours compris, mais je peux pas faire autrement, à moins de me taire.

Ma voix craque, tout à coup.

— ... Alors, c'est ce que je fais, maintenant. Plus un mot de travers. Je ne dérange plus. Je continue à exagérer, mais en silence.

Merde. Je ne vais tout de même pas me mettre à pleurer! Silence épais. Je m'y vautre. Je m'absente de la parole et même de son regard. Je m'éloigne dans un recoin douillet, épuisée, faiblarde, mais extrêmement soulagée, comme quand une rage de dents prend subitement fin. Je ferme les yeux, appuie ma tête sur le dossier. Je ne pense à rien.

Sa main sur mon épaule...

— Il est midi.

— Hein? J'ai dormi!

— Bien, j'espère...

— Vous m'avez laissée faire!

— Oui. On se revoit la semaine prochaine.

La routine. Puis dehors, l'odieux de la situation me frappe. Je me suis endormie! Je me suis évadée, retirée en moi-même, affaissée lamentablement. J'ai dormi comme un bébé qui a trop pleuré, le pouce dans la bouche. Et lui qui m'a regardée tout ce temps! J'espère que je n'ai pas ronflé, au moins... La catastrophe. Je vais en entendre des belles, la semaine prochaine. À moins que... Qu'est-ce que je fous là, de toute façon? C'est absurde. Ou je refuse de parler, ou bien je débite des balivernes et m'emmerde moi-même, ou alors je parle vraiment et ça me fatigue tellement que je m'endors. C'est décidé, j'arrête. Tiens, au fait...

— Vous êtes dans quel état ?

— Ma mère vient de mourir, mais je veux pas en parler. Je viens de me rendre compte que mon père a fucké complètement ma jeunesse et continue de m'obséder... mais je veux pas vous en parler non plus. Ce matin, j'ai envoyé chier mon patron, puis j'ai foutu le camp du bureau... mais je suis pas ici pour vous parler de mon travail. Dans le fond, je suis assise ici à vouloir parler de rien à mon psy, tout en lui demandant de me convaincre de continuer la thérapie. C'est ça, mon état. Ça répond à votre question ?

Un silence où il me « considère gravement », comme on lit dans les livres. Pour une fois, je soutiens son regard.

À chaque séance, Béatrice jure que c'est la dernière. Elle y retourne pourtant le mardi suivant. Irrésistiblement.



**Écrit sur une période de dix-huit ans,  
par touches successives, ce premier roman de  
Francine Tougas nous offre un suspense captivant,  
teinté d'humour et de franche émotion.**

Comédienne, auteure de théâtre, scénariste et romancière, Francine Tougas s'est aussi intéressée de près au cinéma documentaire, comme consultante et réalisatrice. Touche-à-tout dans sa vie comme dans son travail, elle aime jouer de la musique, observer les oiseaux, identifier les plantes et les insectes et passer du temps avec ses petits-enfants. Dans une prochaine vie, elle envisage de faire de la plongée sous-marine et de l'origami.